

si l'on veut, rapprocher par la pensée d'autres choses de même espèce, mais qui n'aient pas en réalité leur pareille de tous points au monde. Ainsi comment s'appelle la capitale de notre pays ? Paris, n'est-il pas vrai ? Comment s'appelle le fleuve sur lequel est bâti Paris ? la Seine. Comment s'appelle notre pays lui-même ? la France. Eh bien ! je puis dire, il est vrai, que Paris est une *ville*, une *cit*, une *capitale* ; que la Seine est un *cours d'eau*, un *fleuve* ; que la France est un *pays*, un *territoire*, désignant ainsi *Paris*, *la Seine*, *la France* par des noms qui indiquent des choses de même espèce que Paris, que la Seine, que la France. Il n'en est pas moins vrai que quand nous disons *la Seine*, nous avons dans l'esprit l'idée d'un fleuve unique qui coule à Paris, que quand nous disons *Paris*, nous avons uniquement dans l'esprit l'idée de la capitale de la France, que quand nous disons *la France*, nous ne voulons parler que de notre pays sans le comparer à aucun autre. *Paris*, *la Seine*, *la France* sont des noms propres.

Il n'en est pas de même quand nous disons : un *rabot*, un *oignon*, une *maison*, une *ferme*. Nous pouvons bien avoir dans l'esprit, en prononçant ces mots, l'idée de tel ou tel *rabot*, qui ne sera pas tel ou tel autre, qui nous appartient, par exemple, et non à notre voisin le menuisier, l'idée de l'*oignon* que nous avons acheté au marché et non pas d'un de ceux que les Israélites regrettaient d'avoir laissés en Egypte quand ils traversaient le désert, l'idée d'une *maison*, d'une *ferme*, qui est celle de notre père et non celle de Pierre ou de Jacques. Mais nous n'avons point un mot spécial pour désigner chacune de ces choses, nous ne la désignons que par le nom de l'espèce à laquelle elle appartient.

Et il a bien fallu, mes chers enfants, qu'il en fût ainsi. Autrement, comment aurions-nous pu nous mettre dans la mémoire le nom spécial de chacun des êtres ? Comptez seulement les choses qui vous entourent dans la pièce où nous sommes, celles que vous pouvez voir, toucher, sentir ; supposez qu'il vous faille nommer d'un nom différent chacune de ces choses, et retenir ensuite ce nom : vous verrez tout ce qu'il faudrait d'efforts pour y parvenir.

Nous ne nommons d'un nom spécial, d'un nom propre, que les individus de notre espèce, ou quelques individus des espèces inférieures que nous connaissons particulièrement, comme notre chien que nous appellerons *Fox*, notre chat que nous appellerons *Mimi* ou *Mitoché*, etc., les pays, les accidents géographiques, montagnes, détroits, caps, golfes, mers et cours d'eau, villes, bourgs, villages, etc., les familles, les peuples ; pour tout le reste, nous devons nous contenter de noms génériques (1) ou communs.

DICTÉES POUR LE COURS MOYEN

FLORE DE LA CATHÉDRALE DE CAMBRAI

La nef, détruite en 1859 par un incendie, se trouve transformée en un champ de verdure. Sur les débris de bois carbonisés, sur des amas d'ardoises et de tuiles brisées formant une sorte de monticule, sous les arceaux menaçant ruine, une végétation luxuriante jette son tapis frais et vert. Je n'y ai pas compté moins de soixante espèces de plantes. Comment sont elles venues là ? D'où proviennent-elles ? Quelle main invisible les sème et les fait pousser sur des charbons éteints qui n'ont aucune ressemblance avec la terre végétale ? Nul ne le sait.

Il existe sur ce monticule un véritable bosquet de saules pourpres, arbrisseaux de taille moyenne dont les feuilles, d'un beau vert luisant, couvrent de longs rameaux également luisants. Autour de ces saules se dressent des fougères, des orties et des masses de mouron que des bandes d'oiseaux becquettent sans relâche. Puis viennent l'absinthe, avec ses feuilles jaunes, disposées en petites grappes ; la ciguë vénéneuse, la giroflée sauvage et cent autres. Des insectes, par milliers, vivent et meurent dans cette oasis de végétation, jetée au milieu du désert de l'église.

—Les Néron et les Domitien ont péri misérablement.—J'admire les ouvrages des *Isaïe* et des *Daniel*.—On sème dans les plates-bandes les perce-neige, les pieds-d'alouette, les géraniums et les reines-marguerites.—Ces moules sont préparées aux fines herbes.—Ces manœuvres sont payés comme des ouvriers.—Achète-leur un gilet à manches, un sac d'orge et une mesure de lentilles (2).

EXPLICATIONS.—*Flore*, l'ensemble des plantes d'un pays, d'une

(1) Du mot *genus*, qui veut dire *genre*, espèce.

(2) Ecoles congréganistes de Paris (garçons), concours préparatoire à l'examen pour l'admission aux écoles municipales, 25 novembre 1873.

région ; la *flore* de la cathédrale de Cambrai, c'est l'ensemble des plantes qui poussent sur les ruines de la cathédrale de Cambrai. *Flore* était la déesse des fleurs chez les anciens Latins : de là le nom. On dit encore : l'empire de *Flore*, l'horloge de *Flore*, série de plantes qui s'ouvrent à telle et telle heure de la journée. Pour désigner l'ensemble des animaux d'un pays, on dit *la faune* : origine analogue, les faunes latins étaient des espèces de divinités qui tenaient de l'animalité.—*Nef*, du latin *navis*, se disait anciennement pour *vaisseau*, *navire*, et se dit encore dans ce sens poétiquement : *La nef vagabonde*.—*Carbonisé*, réduit en *charbon* ; acide *carbonique* ; *carbonate* de soude ; le *carbone*, nom scientifique du charbon pur.—Un mot sur les *ardoises*, les *tuiles*.—Pourquoi *formant* et un peu plus loin *menaçant* ne doivent-ils pas prendre l'accord ?—*Monticule*, diminutif de *mont*. Rapprocher *animalcule*, *corpuscule*, *maïeucule*, *minuscule*, *corpuscule*, *pellicule*, *duriscule*, etc.—*Menaçant* ruine. Dans cette expression toute faite, *menacer ruine* (faire menace de ruine), ruine doit toujours être écrit au singulier.—*Luxuriante*, qui se produit avec luxe, avec surabondance.—*Sème* : la raison de l'accord grave.—*Arbrisseau*, diminutif d'*arbre*. Rapprocher *vermisseau*, *becasseau*.—*Luisants* : pourquoi l'accord ?—Un mot sur les *saules*, les *fougères*, les *orties*, le *mouron* et les autres plantes nommées.—*Becquettent* ; on écrit aussi : *béquent*. *Vénéneux*, *venimeux*.—*Oasis*, c'est, à proprement parler, le nom qu'on donne à des lieux qui, dans les déserts de sable de l'Afrique ou de l'Asie, offrent une belle végétation et qui sont les sommets de montagnes dont les vallées ont été remplies de sable ; de sorte que les oasis se trouvent placées dans les déserts de sable, comme le sont les îles dans la mer (Larré). Ce mot est employé ici par comparaison. Au figuré, on emploie le mot *oasis* pour indiquer un lieu où l'on se repose après quelque agitation violente, ou après de longs malheurs : Le cloître m'a semblé une *oasis*.—Un mot sur *Néron*, *Domitien*, *Isaïe*, *Daniel*. Pourquoi ces noms doivent-ils être écrits au singulier ?—Donner la raison de l'orthographe à suivre pour les noms composés *plates-bandes*, *perce-neige*, etc.—*Moule*, s. f., mollusque, dont l'espèce marine est alimentaire ; *moule*, s. m., matière creusée de manière à donner une forme précise à la cire, au métal, etc.—*Manœuvre*, s. m., celui qui travaille de ses mains ; *manœuvre*, s. f., au sens propre, opération de la main ; plusieurs autres sens.—Pourquoi, dans *mesure de lentilles*, *lentilles* doit-il être au pluriel ?

DICTÉES POUR LE COURS SUPÉRIEUR

TIBÈRE

Comme on voit un fleuve miner lentement et sans bruit les digues qu'on lui oppose, et enfin les renverser dans un moment et couvrir les campagnes qu'elles conservaient ; ainsi la puissance souveraine, sous Auguste, agit insensiblement, et renversa sous Tibère avec violence. Il y avait une loi de majesté contre ceux qui commettaient quelque attentat contre le peuple romain. Tibère se saisit de cette loi, et l'appliqua non pas aux cas pour lesquels elle avait été faite, mais à tout ce qui put servir sa haine ou ses défiances.

Ce n'étaient pas seulement les actions qui tombaient dans le cas de cette loi, mais des paroles, des signes, des pensées même ; car ce qui se dit dans ces épanchements de cœur que la conversation produit entre deux amis ne peut être regardé que comme des pensées. Il n'y eut donc plus de liberté dans les festins, de confiance dans les parentés, de fidélité dans les esclaves ; la dissimulation et la tristesse du prince se communiquant partout, l'amitié fut regardée comme un écueil, l'ingénuité comme une imprudence, la vertu comme une affectation qui pouvait rappeler dans l'esprit du peuple le bonheur des temps précédents. Il n'y a pas de plus cruelle tyrannie que celle que l'on exerce à l'ombre des lois et avec les couleurs de la justice, lorsqu'on va pour ainsi dire noyer des malheureux sur la planche même sur laquelle ils s'étaient sauvés. Et comme il n'est jamais arrivé qu'un tyran ait manqué d'instruments de sa tyrannie, Tibère trouva toujours des juges prêts à condamner autant de gens qu'il en put soupçonner (1).

MONTESQUIEU (2)

(1) Côtes-du-Nord. Dictée donnée, à Saint-Brieuc, aux aspirants au brevet simple dans la session du 21 juillet 1873.

(2) *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence*, édition annotée par M. Aubert. 1 vol. in-12, cart. 1 fr. 25 c. Hachette et Cie.